

Le Cinéma américain et la presse

Olivier Lefébure du Bus

Numéro 172, mai-juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefébure du Bus, O. (1994). Le Cinéma américain et la presse. *Séquences*, (172), 55-57.

que le film dépeint dans leur communauté; la confiance qu'ils ont en leur semence a ce caractère typique de narcissisme que confère la foi aveugle. Ils se confondent ainsi avec les pèlerins du début de la nation. Et que dire de Nicholson qui, à travers la bouche de son personnage, parle d'une société où chaque individu aurait le «contrôle divin de sa propre destinée»... Contrairement à ce que l'on pourrait croire, **Easy Rider** n'incarne pas au rejet des valeurs américaines, il ne fait qu'en pointer les lacunes; et c'est sa propre conscience qu'une Amérique dérivée tente d'exorciser à la pointe d'un fusil dans la finale accablante du film. Voilà la vraie réalité d'**Easy Rider**. C'est un film qui, comme tant d'autres, exalte le rêve américain; mais peut-être est-ce le seul qui le fait avec une réelle authenticité. Admettre le cul-de-sac d'**Easy Rider** serait, pour les Américains, admettre la mort de leur idéal...

Dennis Hopper signait, avec ce premier film, un des seuls chefs-d'œuvre cinématographiques (une véritable fable) qu'ait produit la contre-culture américaine, cette dernière ayant toujours été trop erratique ou paradoxale pour pondre des œuvres vraiment structurées dans leur discours et dans leur forme. **Easy Rider**, diront certains, est un film qui a mal vieilli; et c'est peut-être vrai sur le plan technique, mais il n'en demeure pas moins une grande œuvre singulière et significative. Surtout lorsque l'on considère le sort que les années ont réservé à Dennis Hopper et Peter Fonda. Fonda est un «has-been» qui a joué dans de nombreux films médiocres à la fin de sa carrière et dont les seules vertus cinématographiques semblent être de nous avoir donné **Easy Rider** et **The Trip**, en plus d'avoir engendré un véritable talent, sa fille Bridget. Quant à Hopper, il œuvre désormais pleinement dans un système qu'il se faisait auparavant un devoir de dénoncer.

Daniel Laforest

O É D V

LE CINÉMA AMÉRICAIN ET LA PRESSE

Robert Redford et Dustin Hoffman incarnent dans **All the President's Men** les deux journalistes du *Washington Post* qui firent éclater l'affaire du Watergate. Classique du genre journalistique, ce film, plus proche du documentaire et de la reconstitution historique que de la simple fiction, est un vibrant hommage à la presse et à son rôle dans la société: informer les gens de façon objective et sans parti-pris. On nous y décrit la vie et le fonctionnement d'un grand quotidien et le travail d'investigation et de recherche de deux hommes dont l'unique but est de faire triompher la vérité. Ils ne travaillent pas pour leur propre gloire mais pour celle de toute leur profession.

À l'opposé, dans **The Big Carnival** de Billy Wilder, Kirk Douglas est l'incarnation même du mauvais journaliste, de la brebis galeuse qui déshonore la profession. Relégué dans un journal local, Charles Tatum ronge son frein en attendant le bon scoop qui lui permettra de retrouver sa place dans un grand quotidien national. Un accident dans une mine et un mineur coincé sous les éboulements vont lui offrir cette occasion. Si les sauveteurs ont du mal à secourir le malheureux, si la vie de l'homme est en danger, il tient son scoop. L'Amérique va retenir son souffle, se passionner pour le blessé mais, plus important, les grands journaux vont s'arracher ses articles. Il suffit pour cela que les secours progressent lentement, voire de les ralentir un peu et c'est ce que Charles Tatum va faire. Au mépris de l'éthique professionnelle et de la vérité, il va fabriquer le scoop dont il a besoin. Qu'importe si la vie d'un homme est en jeu... Violent réquisitoire contre les abus de la presse, ce film dénonce la mauvaise utilisation qui peut être faite de ce média quand il est laissé

entre les mains de gens sans scrupules.

LES BONS SENTIMENTS...

À eux deux, ces deux films résument tout ce que la presse peut avoir de glorieux et de méprisable, de noble et de vil, de bon et de mauvais. Toutefois, si les deux tendances sont indissociables l'une de l'autre, globalement, le cinéma américain s'est plus intéressé, pour des raisons purement scénaristiques, à la face noire de la presse. La recherche à tout prix du scoop et la presse à scandales sont



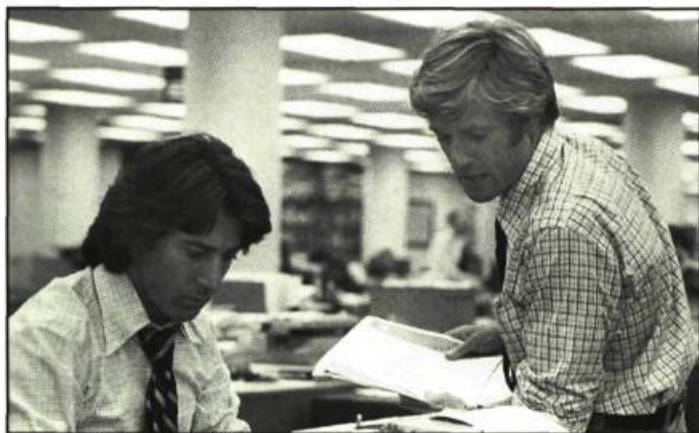
Citizen Kane

d'ailleurs deux des thèmes qui reviennent régulièrement dans les films.

...NE FONT PAS LES BONNES HISTOIRES.

Ainsi dans **Absence of Malice**, Sydney Pollack dénonce l'aveuglement d'une journaliste qui, croyant tenir le scoop de sa vie, ne réalise pas qu'elle est manipulée par un enquêteur fédéral. Persuadée qu'elle a raison, elle porte alors, en toute bonne foi, de graves accusations contre un innocent sans avoir au préalable vérifié pleinement ses sources.

C'est l'exercice même du journalisme qui est ici pointé du doigt par Pollack. Il ne dénonce pas le pouvoir de la presse mais cherche à nous faire prendre conscience de l'importance des mots écrits et des informations



All the President's Men

transmises. Toute personne salie, même à tort, en garde toujours des traces une fois la vérité rétablie.

Mais le sujet de prédilection des scénaristes américains lorsqu'ils se penchent sur le genre journalistique reste encore et toujours la presse à sensations. On ne compte plus les films qui dénoncent les travers de cette



The Front Page

presse qui fait du scandale sa matière première et sa raison d'être. On peut citer pêle-mêle **Five Star Final** et **Scandal Sheet** (version 1931) avec respectivement Edward G. Robinson et George Bancroft en rédacteur en chef sans scrupule, la comédie **Nothing Sacred**, d'après un scénario de Ben Hecht, où un journal profite de la maladie et de

la mort prochaine d'une jeune femme (Carole Lombard) pour augmenter ses ventes, **Sweet Smell of Success** dans lequel Burt Lancaster utilise son journal à scandale pour briser la réputation et la carrière d'un homme et,

toujours avec Lancaster, le téléfilm **Scandal Sheet** où il interprète un patron de presse qui ne recule devant rien pour avoir une belle une. À cette liste, on peut ajouter la dernière réalisation de Ron Howard, **The Paper**, sorti récemment sur nos écrans et, deuxième du nom, **Scandal Sheet** de Phil Karlson. Inspiré d'un roman

de Samuel Fuller (qui fut lui-même journaliste dans les années 20 et 30), ce film est une excellente série B qui mêle intelligemment intrigue policière et description du milieu de la presse à sensations.

Bien évidemment, on ne peut parler de cette presse et de ses méthodes sans citer **The Front Page**. Créée en 1928, cette pièce

de théâtre de Ben Hecht et Charles MacArthur en est actuellement à sa quatrième adaptation cinématographique. Nous oublierons la dernière version (**Switching Channels** de Ted Kotcheff) qui sort de notre propos puisque, pouvoir de l'image, l'action a été transposée dans une station de télévision. La première adaptation date de 1931. Succès théâtral oblige, la pièce est portée à l'écran par Lewis Milestone avec Adolphe Menjou et Pat O'Brien dans les rôles principaux. L'action se déroule à Chicago, dans les années 20, dans la salle de rédaction d'un grand quotidien avec comme toile de fond, l'exécution d'un condamné à mort. S'inspirant de leurs propres expériences de journalistes, Hecht et MacArthur brosent un tableau peu reluisant de la presse à sensations et de ceux qui la font.

Quarante ans plus tard, Walter Matthau et Jack Lemmon reprendront les rôles dans la version que Billy Wilder réalisera en 1974. Plus qu'une critique de cette presse, ce film se veut avant tout une comédie où les deux acteurs-vedettes peuvent laisser éclater leur talent comique.

Entre-temps, en 1940, Howard Hawks nous a donné avec **His Girl Friday** une autre version de cette pièce. Recentrée sur les relations qu'entretiennent le rédacteur en chef Walter Burns et le reporter, les rôles sont désormais tenus par Cary Grant et... Rosalind Russell! Brillante comédie, ce film n'en reste pas moins une intelligente analyse du milieu journalistique.

Notons au passage que les films mettant en vedette des femmes journalistes sont rares. Il ne faut ici y voir aucune misogynie particulière mais simplement le reflet d'une réalité socio-professionnelle. **Front Page Woman** fait exception à la règle. Dans ce film, Bette Davis y incarne une reporter en lutte avec un de ses collègues pour «couvrir» un incendie. Sauf oubli de ma part, je n'ai pas en mémoire d'autres films relativement importants où une femme journaliste tient le premier rôle.

Héros ou victime, modèle ou crapule, le journaliste est un personnage fascinant qui au niveau scénaristique offre de multiples possibilités. La vie et le fonctionnement d'un grand quotidien sont tout aussi passionnants. La recherche de la vérité, le scoop que l'on traque, l'urgence de la une,... Pourtant, parce que moins «spectaculaires»,

L A

■ Il n'y a pas que les exploitants de salles de cinéma qui s'apprennent à connaître les vagues de l'été, saison par excellence, avec le temps des Fêtes, pour les **blockbusters** américains. Les distributeurs de cassettes et vidéodisques aussi. Depuis un certain temps, certaines compagnies américaines préparent aussi bien leurs sorties vidéos que cinématographiques.

Ainsi, le mois de mai verra la mise en marché de **Mrs. Doubtfire**, à grand renfort de publicité... et à prix modique. Ce qui ne surprend guère vu les ventes assurées que ce méga-succès promet d'accuser. Les productions classées *pour tous* se faisant assez rares, bien des parents voudront mettre la main sur celle-ci. Sous peu, on trouvera aussi **City Slickers**, en *widescreen* et son THX, ainsi qu'une nouvelle version de **When Harry Met Sally**, reformatée avec caches horizontaux.

Les cinéphiles plus sérieux se réjouiront de l'arrivée de **The Age of Innocence**, le grand oublié des Oscars (un véritable scandale) et **Carlito's Way**, présentement encensé en France après avoir été boudé en Amérique du Nord, mais non pas à *Séquences* (voir no 168, pp. 18-36). On aurait pu croire que la Columbia accorderait à **The Age of Innocence** le même traitement royal qu'elle avait réservé à **Bram Stoker's Dracula**, ces deux productions rivalisant de faste et d'intelligence cinématographique. Or, si le film de Scorsese est bel et

tous ces thèmes furent rarement traités de façon approfondie au cinéma. Outre les films déjà cités (dont certains abordent plus ou moins directement le sujet), les cinéphiles en quête d'informations peuvent louer **30**. Connus également sous le titre **Deadline Midnight**, ce film réalisé et interprété par Jack Webb se déroule en grande partie dans les

locaux d'un quotidien et décrit l'ambiance d'une nuit passée à la rédaction d'un journal. Plus intéressant est le film de Samuel Fuller, **Park Row**, tourné en 1952. L'action se déroule en 1880. Le Star et le Globe, les deux grands quotidiens du moment, se livrent une guerre sans merci pour supplanter l'autre. Tous les coups sont permis, même les plus bas. À

travers leur rivalité et leur histoire, nous assistons à la naissance de la presse quotidienne à l'aube de l'ère industrielle et du XX^{ème} siècle. Datant de la même année, **Deadline USA** est aussi un bon témoignage sur la vie d'un grand quotidien. Dû à Richard Brooks (qui, comme Fuller, fut journaliste), ce film met en vedette Humphrey Bogart dans le rôle d'un journaliste

intègre en lutte contre la pègre. Grande création de l'un comme de l'autre, ce film a marqué les esprits par son authenticité et sa sincérité.

Enfin, je ne peux terminer ce petit tour d'horizon des films américains parlant de la presse écrite sans citer le chef-d'oeuvre d'Orson Welles, **Citizen Kane**. Parmi toutes les entreprises dont il vient d'hériter, Charles Foster Kane décide contre toute attente de s'occuper personnellement de l'*Inquirer* et d'en faire un journal à sensations. Plus que nul autre, il connaît le pouvoir de ce média et veut l'exploiter pour ses fins personnelles ou celle de sa maîtresse. Brillante analyse du pouvoir de la presse, ce classique du cinéma est directement inspiré de la vie du magnat William Randolph Hearst, célèbre pour sa mégalomanie et son empire de presse.

Olivier Lefebvre du Bus

FICHE TECHNIQUE

Tous les films suivants sont disponibles sur cassette-vidéo ou disque-laser:

- 1931 **Five Star Final** (M.LeRoy) (V.O.Ang.)
- 1931 **Scandal Sheet** (J.Cromwell) (V.O.Ang.)
- 1931 **The Front Page** (L.Milestone) (V.O.Ang.)
- 1935 **Front Page Woman** (M.Curtiz) (V.O.Ang.)
- 1937 **Nothing Sacred** (W.Wellman) (V.O.Ang.)
- 1940 **His Girl Friday** (H.Hawks) (V.O.Ang.)
- 1941 **Citizen Kane** (O.Welles) (V.O.Ang. et V.F.)
- 1951 **The Big Carnival (ou) Ace in the Hole** (B.Wilder) (V.O.Ang.)
- 1952 **Scandal Sheet** (P.Karlson) (V.O.Ang.)
- 1952 **Park Row** (S.Fuller) (V.O.Ang.)
- 1952 **Deadline USA** (R.Brooks) (V.O.Ang.)
- 1957 **Sweet Smell of Success** (A.Mackendrick) (V.O.Ang.)
- 1959 **30 (ou) Deadline Midnight** (J.Webb) (V.O.Ang.)
- 1974 **The Front Page** (B.Wilder) (V.O.Ang.)
- 1976 **All the President's Men** (A.J.Pakula) (V.O.Ang. et V.F.)
- 1981 **Absence of Malice** (S.Pollack) (V.O.Ang. et V.F.)
- 1985 **Scandal Sheet** (TV) (D.Lowell Rich) (V.O.Ang.)

F I C H E L A S E R

SORTIES ESTIVALES



bien disponible en *widescreen* et en son Surround, le disque ne compte aucun chapitre supplémentaire, aucun document d'appoint et aucun commentaire audio. Est-ce là la rançon à payer pour des recettes décevantes au box-office ? Quoi qu'il en soit, le transfert respecte la beauté de l'original. Même chose pour le De Palma dont les couleurs, le rouge en particulier, ont été magnifiquement transcodées sur vidéodisque. La qualité du transfert sonore, en THX Surround, s'avère tout aussi impressionnante. La séquence d'ouverture, avec son mouvement de caméra onirique et les élans pathétiques de l'élégie composée

par Patrick Doyle, vaut à elle seule l'achat du laser.

Chez Criterion, la Rolls Royce des fabricants de vidéodisques, il faut souligner la sortie récente de **Peeping Tom**, le thriller controversé que Michael Powell réalisa en 1960. Nul doute que les admirateurs de ce film maudit resteront bouche bée devant l'extrême saturation des couleurs de cette version. Elle confère aux scènes violentes la théâtralité à laquelle Powell nous avait habitué dans ses films antérieurs mais que l'on jugeait absente de **Peeping Tom**. Il faut savoir que le film ne fut longtemps montré qu'en noir et blanc puis distribué, sur vidéo,

dans une version aux couleurs délavées et brunâtres qui donnaient à l'ensemble une apparence de réalisme macabre. La critique et théoricienne Laura Mulvey commente le film sur une piste sonore analogue.

Si vous ne connaissez pas **All the Mornings of the World**, c'est que vous l'avez sans doute vu sous son titre original, **Tous les matins du monde**. On peut commander ce succès récent du cinéma français, depuis la fin avril, via les Etats-Unis. Le prix américain demeure modeste mais le taux de change risque d'être rébarbatif. Il faut aussi composer avec les inévitables sous-titres anglais. Même chose pour le film chinois **Adieu ma concubine**, disponible sous son titre américain, **Farewell my Concubine**.

L'été appartenant traditionnellement aux films d'action, les jeunes cinéphiles ne seront pas déçus d'apprendre la sortie prochaine et consécutive des trois **Mad Max**, en *widescreen* et, j'en suis sûre, amélioré d'une trame sonore retravaillée. Ceux qui ont la nostalgie du Mel Gibson *australien* et du vrai George Miller voudront sans doute aller faire un tour chez leur détaillant de vidéodisques entre deux visites à la plage.

Johanne Larue

P.S. Ne faites surtout pas la file pour **Jurassic Park**. Le film monstre de Steven Spielberg n'est prévu que pour la fin octobre ! Gageons que la Universal se garde un autre été d'exploitation en salles...